

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N° 240 — SAMEDI, 8 DECEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE SUFFRAGE DES FEMMES DANS LE TERRITOIRE DE WYOMING, ÉTATS-UNIS
Scène à l'un des polls dans la ville de Cheyenne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 8 DÉCEMBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTE: Entre-Nous, par Gonzalve Désaulniers.—Nos gravures.—Mort du juge Globensky.—Primes du mois de Novembre: Liste des numéros gagnants.—La Tour Eiffel, par P. Colonnier.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Récitations de la famille.—Les Echecs.—Feuilleton: Guet-Apens (suite.)

GRAVURES: Le suffrage des femmes aux Etats-Unis.—Portraits: Le comte Herbert de Bismarck; M. l'abbé Crozes.—Gravures concernant la tour Eiffel.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



UORSQUE Paul de Chomedey de Maisonneuve arriva à Québec, le 12 août 1642, il se présenta chez le gouverneur, M. le chevalier de Montmagny. Ce dernier, qui commandait pour la compagnie des Cent Associés, et à qui on avait fait entendre qu'il était de son devoir de s'opposer à l'établissement de Montréal, lui dit :

"Vous savez, M. de Maisonneuve, que la guerre a recommencé avec les Iroquois, qu'ils l'ont déclarée au lac Saint Pierre, le mois dernier, qu'ils y ont rompu la paix d'une façon qui les fait voir plus animés que jamais; il n'y a pas d'apparence que vous songiez à vous mettre dans un lieu si éloigné; il faut changer de délibération, si vous voulez on vous donnera l'île d'Orléans... Au reste, la saison serait trop avancée pour monter jusqu'à l'île de Montréal, quand même vous en auriez la pensée."

M. de Maisonneuve, en homme qui a une mission à remplir et dont le courage est à la hauteur des circonstances, répondit :

"Monsieur, ce que vous me dites serait bon si on m'avait envoyé pour délibérer et choisir un poste; mais ayant été déterminé, par la compagnie qui m'envoie, que j'irai à Montréal, il est de mon honneur, et vous trouverez bon que j'y monte pour commencer une colonie. Quant à la saison, puisqu'elle est trop tardive, vous agréerez que je me contente avant l'hiver d'aller reconnaître le poste avec les plus lestes de mes gens, afin de voir le lieu où je pourrai me camper avec tout mon monde au printemps prochain."

Dans une assemblée subséquente, Maisonneuve ajouta : "Je ne suis pas venu pour délibérer, mais bien pour exécuter, et tous les arbres de l'île de Montréal seraient ils changés en autant d'Iroquois, il est de mon devoir et de mon honneur d'aller y établir une colonie."

Le 14 octobre suivant, celui qui prononçait de si énergiques paroles, jetait les bases de cette grande cité que nous admirons aujourd'hui.

Eh bien ! en 1892, c'est-à-dire dans quatre ans, Montréal célébrera le deux cent cinquantième anniversaire de cette fondation.

Deux siècles et demi sont déjà passés depuis qu'un homme pieux, brave, intrépide, remontait le cours du Saint-Laurent et venait à la face même d'un ennemi puissant et terrible, prendre possession de notre sol.

Ce qu'il a fallu d'énergie à Maisonneuve pour remplir la mission à lui confiée, les annales de Ville-Marie sont là pour le constater.

Aussi, c'est avec le plus grand bonheur que beaucoup de gens voient arriver la date du 14 Octobre 1892.

Quant à moi, c'est avec un sentiment de honte et d'amertume, et je le déclare de suite, j'en déplore l'approche.

Oui, je dis bien : honte et amertume; et vous allez voir si j'ai tort.

Depuis trois mois on a pas assez de projets à mettre de l'avant pour donner à ce glorieux anniversaire le plus grand éclat possible. Les cerveaux se sont mis en travail, comme les cloches en branle, et les conceptions les plus grandioses comme les plus fantaisistes ont été mises au jour. Entr'autres choses, on a parlé d'une exposition universelle qui rallierait, celle-là, toutes les opinions et tous les cœurs, pour l'excellente raison qu'elle ne serait pas la commémoration d'une idée révolutionnaire et de destruction mais bien plutôt d'une idée productive et humanitaire.

Sans vouloir discuter le mérite et l'opportunité d'une telle entreprise—les avis sont passablement partagés là-dessus—je suppose, pour un moment, qu'elle soit réalisable etréalisée.

. Par conséquent nous sommes en l'année 1892. Une longue suite de bâtisses provisoires, aux dimensions larges reçoivent de toutes les parties du monde les produits agricoles, industriels et artistiques de chaque nation. Des drapaux aux couleurs universelles se multiplient sur toutes les boutiques et sur toutes les cheminées. Les fenêtres des maisons sont grandes ouvertes et laissent échapper une exubérance de joie. Dans la rue le plus charmant pêle-mêle. On se croirait en pleine vallée de Josaphat. Turban rouge et chapeau de feutre se donnent des accolades à n'en plus finir. Deux cent mille étrangers venus qui d'Arabi, qui d'Europe, qui de l'Océanie, qui du Soudan, circulent à travers les artères de notre grande cité.

Voilà donc Montréal centre du monde. De toutes parts on y afflue comme jadis les grandes caravanes aux munificences de Salomon.

Nos échevins—hélas !—et M. le maire en tête font royalement les honneurs de la ville aux représentants des pays divers. Ce qu'ils s'en dépense de salamalecs et de bouteilles de Champagne, les temps futurs seuls le diront. Le premier magistrat revêtu des insignes civiques—je vois d'ici sur ses épaules le manteau d'hermine immortalisé par M. Beaugrand—promène les étrangers et leur fait visiter nos principaux monuments.

Les curiosités ne se chiffrent pas par mille, mais il y en a.

On se pâme d'aise devant la colonne Nelson, érigée à la mémoire d'un homme—ou brave je ne le nie pas—qui nous est complètement indifférent, ou qui réveille chez nous le souvenir d'une défaite propre à blesser nos sentiments français.

Plus loin c'est la statue de notre gracieuse Reine.

Passe pour celle-là. Mais c'est tout. Je ne parle pas du trident de Neptune ni de la statue réclame du carrossier Mercier.

En un tour de main la tournée est faite. Le maire et sa suite rentrent triomphalement à l'Hôtel-de-Ville aux sons des tambours et des trompettes.

J'entends d'ici, un certain consul qui nous porte un grand intérêt, s'adresser au maire.

—Mais, M. le maire, il nous tarde d'aller admirer ce monument que votre ville patriotique et reconnaissante, a élevé en l'honneur de son illustre fondateur M. de Maisonneuve. Nous avons hâte de réjouir nos yeux, à la vue du bronze qu'un dévancier d'Hébert a sculpté et ce n'est pas le moindre de nos désirs d'en faire l'objet de notre admiration surtout au point de vue de son antiquité. Je me suis laissé dire que ce remarquable monument remontait à plus de cent

ans. Nous vous assurons que ce sera pour nous le plus agréable souvenir de cette exposition.

. Revenons à 1888 et dispensons-nous, chers lecteurs, de la réponse du maire.

Vous voyez d'ici la figure de notre premier magistrat.

Eh bien ! moi, je vois celle des membres des délégations étrangères. A ceux qui aiment les jeux de physionomie, je conseille de ne pas s'absenter de Montréal ce jour-là.

Mais à ceux qui ont du cœur, à ceux qui comprennent la honte qui rejallira sur nous, à ceux qui sentiront tout ce que contiendra de grosses lettres sur le visage de nos hôtes, à ceux là je conseillerai d'aller s'enfourer dans les forêts du Nord pour cacher bien profondément la rougeur qui leur refluera au front.

Voilà déjà deux cent cinquante ans qu'un héros, dont nous devrions ne prononcer le nom qu'à genoux, a fondé, en dépit d'obstacle sans nombre et au prix d'immenses sacrifices, la cité dont nous sommes si fiers, et rien n'a encore été fait pour que cette grande figure, dont le bronze et l'airain sont à peine digne d'en rappeler les traits, soit placée au milieu de nous.

Et dire que l'on va dépenser encore trente mille piastres en folies de carnaval, quand le quart de cette somme suffirait pour réparer une noire ingratitude et pour effacer de l'histoire de Montréal une tache qui macule ses feuillets héroïques.

On ne devrait pas parler d'exposition avant d'avoir posé sur un piédestal la statue de notre fondateur.

Les règles de la plus simple bienséance l'exigent. Je ne demande pas que l'on démolisse la colonne Nelson, mais je trouve stupide de voir l'homme de Trafalgar revivre parmi nous, en pleine place publique, lorsque de Maisonneuve n'a rien... Mais, passons à un autre sujet, car cela m'exaspère.

. Oui, passons à un autre sujet plus désohilant celui-là. J'ai eu le plaisir, la semaine dernière, de rire aux dépens de la compagnie des chars urbains.

Cette dernière avait traduit devant le Recorder un de ses conducteurs, accusé d'avoir, par négligence, en prenant la voie d'évitement, endommagé un char.

Pour sa défense l'automédon a plaidé qu'il n'avait pu prendre connaissance des règlements de la compagnie, attendu qu'ils sont écrits en anglais, et que lui ne comprend pas un traître mot de la langue de Tennyson.

C'était pas plus difficile que cela.

Aussi M. de Montigny a-t-il débouté l'action aux dépens de la compagnie. Espérons que la leçon servira à cette dernière, composée me dit-on, de plusieurs Canadiens français.

Plusieurs ? Diable ! on ne le croirait pas.

. Un petit conseil aux dames qui vont au théâtre. Dante mentionné qu'il y a sur la porte de l'enfer l'inscription suivante : "Vous qui entrez, déposez toute espérance." Pourquoi ces dames, elles, ne déposeraient pas tout simplement leurs chapeaux, en franchissant l'enceinte de l'Académie de Musique ou d'un endroit analogue. Comme c'est agréable de n'apercevoir les acteurs qu'à travers les échappées de capelines, des bonnets ou des coqueluchons. On en revient toujours avec un torticolis.

Il me semble que les plus strictes convenances indiquent que les coiffures hautes ne sont pas de mises, et je connais plus d'un théâtre à l'étranger où ces dames seraient poliment éconduites.

Je dis cela, par ce que tout dernièrement encore, j'en ai été la victime avec tous mes voisins de droite de la même rangée.

Si vous croyez que les modistes n'en ont pas eu pour leur compte !

. M. Paul Déroulade, dont on connaît la verve poétique, s'appête à publier un nouveau recueil de refrains et chansons militaires.

En voici, à titre de curiosité, un bien charmant spécimen. C'est une marche...

Pour ravager comme une trombe,
A gauche, à droite, en large, en long,
Saus qu'on puisse voir d'où ça tombe,
Pour tout bousculer, nom de nom !

Vive la bombe !

Vive la bombe !

Pour tout bousculer, nom de nom !
Vive la bombe et le canon !

Bêtes et gens, oui, tout se cabre
Quand le canon ouvre le bal,
Mais à cette danse macabre
Il faut un galop infernal.

Vive le sabre !

Vive le sabre !

Il faut un galop infernal,
Vive le sabre et le cheval !

Le cheval court, le canon flambe,
Mais pour donner l'assaut... Viens-y !
Toujours joyeux, toujours ingambe,
C'est le fantassin qu'on choisit,

Vive la jambe !

Vive la jambe !

C'est le fantassin qu'on choisit,
Vive la jambe et le fusil !

* * * Morissette rencontre la semaine dernière,
un de ses amis.

—Je dois fonder un journal, lui dit-il.

—C'est une grave affaire qui réussit bien difficilement, fait observer sournoisement l'ami.

—Oh ! Je sais qu'un journal qui n'est pas connu ne s'achète pas beaucoup ; mais j'ai pris mes précautions.

—Et lesquelles ?

—Je ne commence pas par le numéro 1er ; je mets tout de suite en tête du journal : numéro 814—cinquième année.

Tête de l'ami.

Gouzalou des arrières

NOS GRAVURES

LE SUFFRAGE DES FEMMES DANS LE TERRITOIRE DU WYOMING.

Les femmes du Wyoming ont joui des mêmes droits de suffrage que les hommes, depuis l'organisation du territoire en 1869. La première assemblée législative du Wyoming tenue cette année leur a garanti ces droits, et depuis ce temps aucun effort n'a été fait pour les leur enlever, et l'acte original reste dans les statuts du territoire. Le bruit ordinaire qui accompagne une élection dans une ville du Wyoming est augmenté par l'éclat qui donne sur les rues la sortie de toutes les voitures disponibles. Chaque voiture de louage ainsi que chaque voiture privée, à partir de celle qui est hors de mode jusqu'au coupé du dernier goût, est mise en réquisition et la plus humble des laveuses ou des servantes peuvent avoir un jour d'élection à leur disposition si elles le désirent, une paire de chevaux pur sang, attelés à une voiture des plus élégantes. Plusieurs dames se rendent à pied au poll, mais la majorité prend l'avantage de la galanterie des différents comités et se dirigent en voiture aux différents bureaux de votation.

Les femmes sont des travailleurs politiques très habiles, et le candidat qui a le bonheur d'avoir une femme ou une sœur ayant du tact et de l'énergie, accapare d'emblée le vote féminin. Le caractère moral des candidats exerce plus d'influence sur le vote des femmes que sur le vote de l'autre sexe ; et pour qu'un aspirant à un emploi public ait chance de garder le vote du beau sexe, il faut qu'il soit au-dessus de tout blâme et de tout reproche. Conséquemment, les principes politiques ont peu de poids auprès des femmes, et le caractère personnel plutôt que le parti politique est le facteur déterminé.

Les deux partis politiques sont si également divisés dans plusieurs des villes du Wyoming, que les femmes tiennent la balance du pouvoir et, en combinant leurs forces, peuvent élire ou faire perdre n'importe lequel des candidats.

La dernière élection dans le Wyoming a été remarquable par le grand nombre de votes donnés par les femmes. Leur entrée hardie dans les bureaux de votation ainsi que leur fermeté à donner leurs votes avec les hommes, se font voir d'une manière non équivoque dans la gravure de

notre première page, reproduite d'après une photographie par Kirkland, de Cheyenne.

M. L'ABBÉ CROZES

Il y a quelques années, lorsque les portes de la Roquette (à Paris) s'ouvraient, à l'aube, pour livrer passage à un condamné à la peine capitale, les curieux, groupés aux abords de la prison, remarquaient un abbé en cheveux blancs, petit, fluet, le crucifix levé, marchant à reculons, comme s'il eut voulu cacher la guillotine à l'homme qui allait mourir. C'était l'abbé Crozes. Jamais il ne manquait à ce devoir. Sa longue expérience des misérables lui avait appris l'instinct puissant qui fait aimer la vie aux plus coupables, aux plus déchus. Et il leur cachait la mort aussi longtemps qu'il le pouvait, leur parlant de Dieu, s'efforçant d'abrèger l'instant suprême de l'expiation.

Pendant vingt-deux ans, de 1860 à 1882, l'abbé Crozes avait conduit plus de cent condamnés au supplice. Il ne se rebute contre aucun obstacle, visitant les prisonniers les plus irascibles, les criminels les plus endurcis, gagnant la confiance des uns et des autres par une parfaite égalité d'humeur, par une complaisance qu'aucune démarche délicate des familles ne parvenait à lasser.

Sa large indulgence, sa charité inépuisable, étaient toute sa philosophie. Il aimait les malheureux, et c'est probablement pour cela qu'eux aussi finissaient par l'aimer et par l'écouter. Lui ne s'habituaient point à les voir mourir. Chaque exécution lui causait une douleur nouvelle ; il l'a raconté lui-même : ce n'est qu'à force de volonté qu'il parvenait à maîtriser son émotion devant la mort.

M. l'abbé Crozes était âgé de quatre-vingt-deux ans. La fatigue l'avait obligé à résigner ses fonctions en 1882. Depuis cette époque, il vivait à l'infirmerie Marie-Thérèse. C'est dans la chapelle de cette établissement qu'ont été, par son successeur à la Roquette, M. l'abbé Faure, célébrées ses obèques auxquelles assistaient presque tous les prisonniers de la Roquette.

LE COMTE HERBERT DE BISMARCK

Dans la série de voyages que vient de faire à travers l'Europe Guillaume II, il avait pour compagnon de voyage un homme que le public n'a cessé d'observer avec une vive curiosité. C'est le comte Herbert de Bismarck. Lourd fardeau à porter que celui d'un nom pareil. A la cour d'Autriche comme à celle d'Italie, les regards le suivaient partout ; les rares diplomates, contemporains du père considéraient attentivement le fils, dont la physionomie leur rappelait celle d'un Bismarck à l'aurore de sa toute-puissance, de l'homme d'État que, à la Diète de Francfort, les représentants de l'Autriche dénonçaient comme leur pire ennemi.

Si l'ovale du visage du comte est un peu moins accentué que celui de son père, dont la puissante mâchoire et le crâne proéminent font rêver d'une race d'un autre âge, en revanche, il a l'œil étincelant, la moustache fournie et un peu rebelle du grand chancelier. Il a aussi un air d'autorité, que les premiers et rapides succès de sa jeunesse ajoutent à la conscience du nom qu'il porte.

Le comte Herbert de Bismarck approche de sa trente-neuvième année. Il est né à Berlin en 1849.

Comme son père, il a endossé l'uniforme avant d'entrer dans la diplomatie. Ce qui ressort de la rapide carrière qu'il a parcourue avant que son père ne lui fit donner le rang de ministre d'État, c'est le désir du grand chancelier d'avoir à ses côtés un homme dont il fût complètement sûr. Le prince de Bismarck connaît les hommes. Il est défiant.

Après avoir mis sur les dents nombre de secrétaire d'État, il a enfin confié, en 1885, la lieutenance des affaires étrangères au comte Herbert de Bismarck, qu'il forme à son image.

LES CROCODILES DE M. PÉNOLET

Une scène émouvante a eu pour théâtre l'aquarium de Bône, en Algérie. Le principal attrait de cet aquarium consistait en une ménagerie de soixante-dix crocodiles, auxquels leur proprié-

taire, M. Pérolet, distribuait lui-même, en public, leur nourriture. M. Pérolet portait toujours une paire de fortes bottes, et il était armé d'une baguette pour écarter les sauriens qui faisaient mine de vouloir se saisir eux-mêmes de leur pâture.

Un matin, assis sur le dos de son plus gros crocodile, il distribuait aux autres leur pâture depuis dix minutes déjà, lorsque, tout à coup, au moment où, tournant la tête, il étendait le bras pour saisir un morceau de viande, un de ses crocodiles rampa vers lui et le saisit à l'estomac. Un cri d'effroi s'échappa de la poitrine de tous les spectateurs, et plusieurs d'entre eux frappèrent même le reptile pour lui faire lâcher prise. Rien n'y faisait cependant, et tout semblait conjurer pour la perte de M. Pérolet. Il avait glissé et était tombé au milieu de ses crocodiles, qui s'élançaient sur lui avec furie. Il y eut alors une vraie panique dans le public, qui se dirigea en masse vers les portes de sortie. M. Pérolet parvint néanmoins à se dégager ; et, quoique ses blessures soient des plus graves, on espère qu'elles ne seront pas mortelles.

MORT DU JUGE GLOBENSKY.

C'est avec le plus profond regret que nous apprenons la mort de l'honorable Juge Globensky, arrivée dimanche dernier, dans la soirée. Il était âgé de quarante-neuf ans et n'était élevé à la magistrature que depuis le 30 novembre 1887. Il a succombé aux suites d'une plaie diabétique au pied dont il souffrait depuis assez longtemps.

Dans toute sa carrière, comme greffier du conseil législatif, comme avocat et comme juge de la cour supérieure, le défunt n'a connu que des amis.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de NOVEMBRE a eu lieu le 1er décembre, à la salle de l'Union St-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No.	28,727.....	\$50
2e prix,	No.	27,550.....	25
3e prix,	No.	21,155... ..	15
4e prix,	No.	4,057.....	10
5e prix,	No.	11,828.....	5
6e prix,	No.	7,615.....	4
7e prix,	No.	16,601.....	3
8e prix,	No.	2,648.	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

839	5,033	12,185	18,903	22,761	26,395
1,353	5,989	12,615	19,071	22,857	26,518
1,557	6,496	12,769	19,114	23,344	26,640
1,612	7,329	13,695	19,304	23,629	27,522
1,713	8,340	13,857	19,500	23,691	27,779
3,078	8,658	14,672	19,655	23,693	27,908
3,134	9,167	15,293	20,359	23,699	28,007
3,425	9,549	15,692	20,424	23,427	28,457
3,434	9,637	15,773	21,112	23,717	29,533
3,446	9,743	17,504	21,341	24,199	30,026
3,928	10,569	17,727	21,664	24,276	30,074
4,045	11,375	17,907	21,807	24,929	30,484
4,257	11,884	18,089	22,067	25,697	30,525
4,563	11,932	18,392	22,375	26,350	30,695
4,959	12,044				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de Novembre sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Bédard, No 264, rue Saint-Jean, Québec.



M. LE COMTE HERBERT DE BISMARCK
Fils du prince de Bismarck



M. L'ABBÉ CROZES, DÉCÉDÉ
Aumônier des condamnés à mort de la Grand-Roquette, à Paris



ALGÉRIE.—M. Pernolet et ses crocodiles
D'après une photographie prise quelques jours avant que le dompteur ait été blessé

Gravures montrant les diverses phases de la construction de la Tour Eiffel

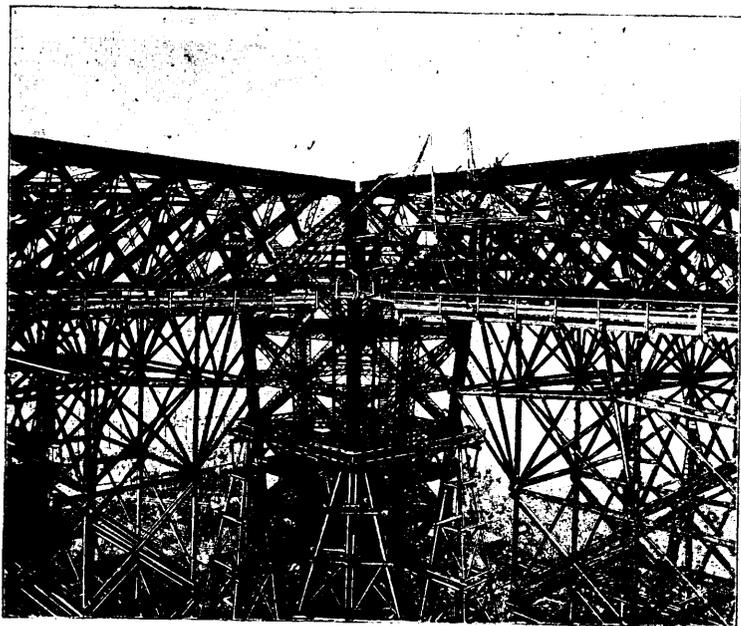


Fig. 3. — Aspect de la Tour rendue au 1er étage. Au milieu, un des piliers, soutenu par ses trois échafaudages

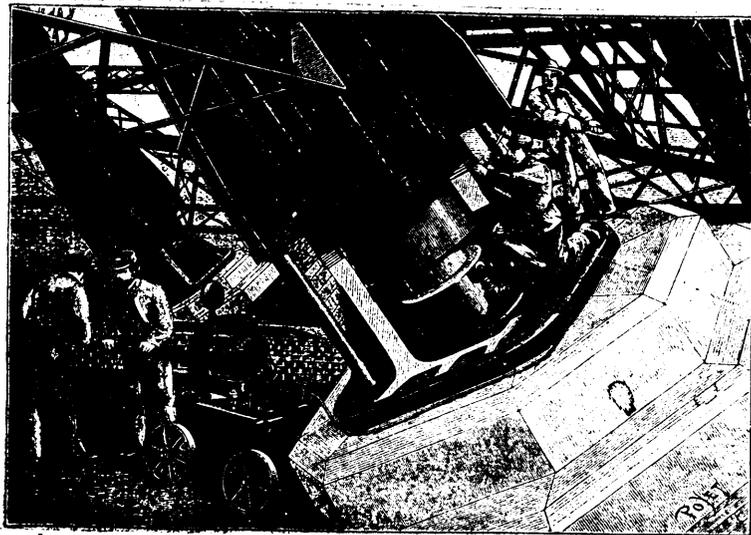


Fig. 2. — Vue de deux montants d'un des pieds de la Tour. Des ouvriers relèvent avec une presse hydraulique un montant qui s'était trouvé 2 lignes plus bas que les autres

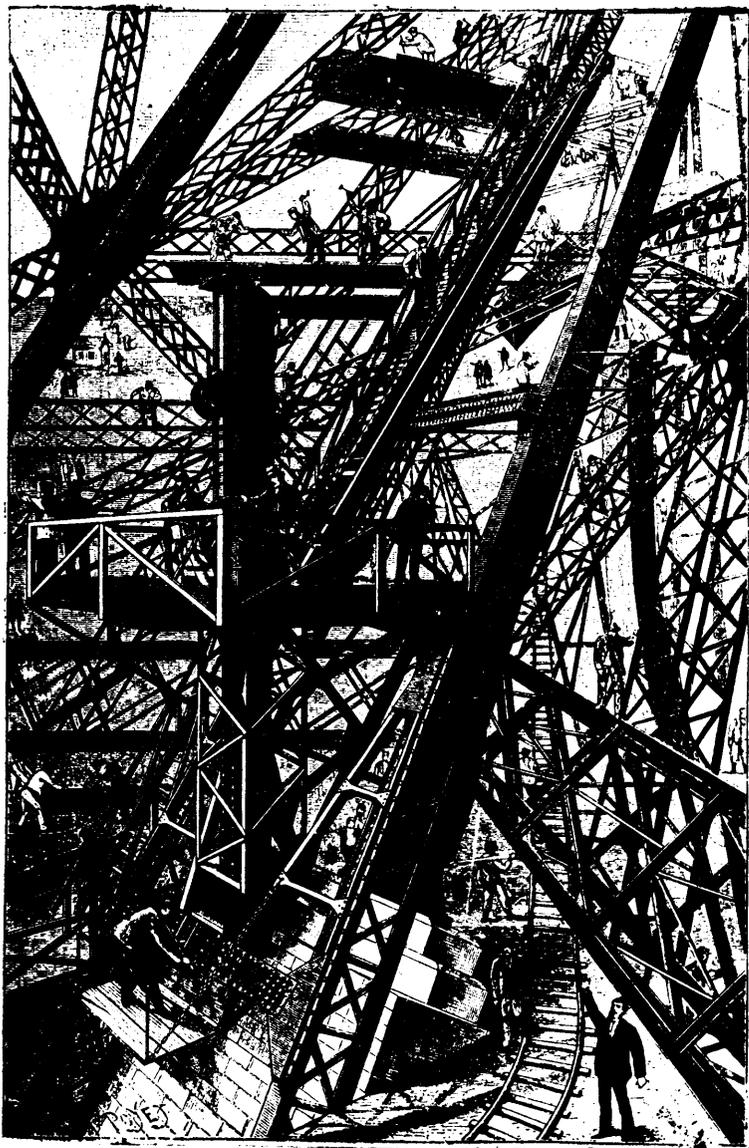


Fig. 4. — Vue d'un des 4 piliers de la Tour pendant sa construction. La grande grue enlève une énorme pièce de fer, qu'on voit à droite, en haut de la gravure

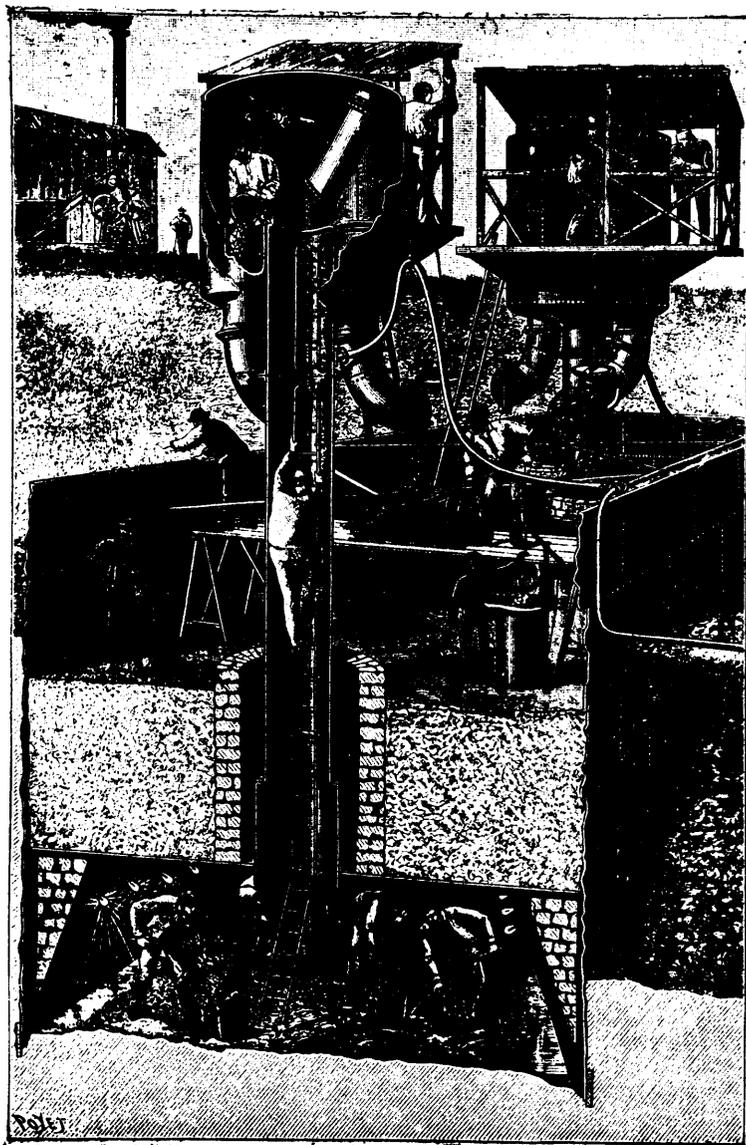


Fig. 1. — Vue d'un caisson pour la fondation de la Tour par l'air comprimé. Coupe montrant le travail souterrain et les tubes d'accès et de déblaiement

LA TOUR EIFFEL

(Suite et fin)

Au Champ-de-Mars, on a commencé par faire des sondages importants, afin de savoir l'endroit où l'on poserait les fondations du géant. Vous comprenez qu'on ne pouvait pas construire n'importe où une tour qui pèsera comme *seize millions de livres* ! Quand on eut trouvé un endroit convenable, vis-à-vis de la Seine et du pont d'Iéna, ainsi que vous l'avez vu sur la grande gravure de la semaine dernière, on commença les fondations.

Ce ne fut pas un petit travail. Songez donc : chaque pied de la tour a *quatre-vingt-dix-huit* pieds de côté ! Je vais vous donner un exemple de ce que c'est : Vous avez sans doute vu à Montréal la bâtisse de la *New-York Life*, sur la Place d'Armes. Eh bien, il en faudrait deux comme cela collées l'une contre l'autre pour égaler la grosseur d'un seul des pieds de la tour à la base ! Le sol fut donc bouleversé par la pioche des ouvriers comme par un tremblement de terre ; on en sortit des quantités incroyables de terre, et les ennemis de la tour riaient déjà de bon cœur devant ce cahos et ce désordre, dont ils se figuraient que ce pauvre M. Eiffel ne sortirait jamais ni lui ni sa tour ! Laissons les rire tout leur soul, puisque ça les amuse, et voyons qui aura raison à la fin.

Donc, on creusait toujours, mais voici que tout à coup on s'est aperçu que les eaux de la Seine filtraient dans les fondations des piliers les plus rapprochés du fleuve. Il était impossible d'empêcher cela, et pourtant, il fallait y remédier. Eh bien, prenez la figure n° 1, je vais vous expliquer le procédé par lequel on est venu à bout de cette difficulté. Regardez cette énorme caisson en fer qui est chargé en son milieu d'un lit très pesant de béton durci. Les ouvriers, comme vous le voyez, entrent par le gros tube qui sort de la caisse et travaillent dessous, à la lumière électrique ; ils creusent sans cesse le terrain. A mesure qu'ils creusent, naturellement, l'énorme masse, qui pèse des milliers de livres, enfonce par dessus eux. Une fois qu'elle sera assez enfoncée, les ouvriers sortiront, on retirera les machines que vous voyez en dessus et qui leur envoyaient l'air comprimé pour ne pas qu'ils étouffent, et on remplira tous les vides avec un ciment qui, une fois durci, formera comme un énorme bloc de rocher sur lequel s'appuiera le vaste pied de la tour ! N'est-ce pas merveilleux ?

Quand les fondations furent terminées, on commença à attaquer la partie métallique ; bientôt, on vit arriver sur le Champ-de-Mars des pièces de fer d'une grosseur invraisemblable, d'une incroyable longueur, elles pèsent chacune environ *trente mille livres* ; c'était à se demander comment on ferait pour les remuer de place seulement, mais tout avait été prévu. Vous voyez figure n° 2, l'endroit où l'un des montants d'un des pieds s'appuie sur la fondation qui sort de terre. Vous pouvez juger en même temps de la grosseur d'un homme à côté. Il y a quatre de ces montants par pilier, un à chaque coin, en tout, par conséquent, *seize* énormes jambes de fer, mesurant chacune trois pieds de côté. Ce sont ces jambos qui supporteront tout le poids de la tour, soit chacune un seizième du poids total, ou environ *un million de livres* ; elles pourraient en porter deux fois autant : vous voyez que tout est bien solide. Pour ma part, j'y monterai avec plus de hardiesse que sur un château de cartes, n'eût-il que quatre pieds de haut ! Et vous ?

La tour commençait donc à sortir de terre ; je devrais dire quatre tours, car chacun des piliers, ne l'oubliez pas, a cinquante pieds de côté ! C'est à ce moment qu'on put bien se rendre compte de l'énormité du monument. M. Eiffel, dont j'ai une correspondance sous les yeux, a avoué lui-même qu'il avait été un instant effrayé de son œuvre et de sa responsabilité à la face de l'univers, à l'aspect saisissant de ces quatre énormes pieds sortant du sol et se penchant les uns sur les autres !

En effet, ils étaient effroyablement penchés pour se rejoindre, et, pour les empêcher de tomber en avant, on dut construire pour chacun d'eux trois immenses échafaudages de *quatre-*

vingt-dix-huit pieds de haut ! à peu près deux fois la hauteur d'une maison à cinq étages (vous les verrez très bien à la figure n° 3, montrant un des piliers soutenant la première galerie). Ces échafaudages furent profondément enfoncés en terre pour ne pas que la pression énorme des piliers les fit chanceler, puis on continua la construction.

Quand on fut rendu à cent soixante-quatre pieds du sol environ, il s'est agi de réunir ces quatre piliers entre eux. Pour cela, en même temps que pour soutenir la première plateforme, il fallut construire une *petite* poutre en fer de *cent trente-six* pieds de long et de *vingt-deux* pieds de haut ! une bagatelle quoi ! Remarquez bien qu'il en fallait quatre comme cela, une pour chaque côté de la tour et qu'il fallait, de plus, les enlever à cent soixante-quatre pieds du sol. On construisit donc entre les piliers d'énormes échafaudages en bois et de proportions gigantesques, comme on n'en avait peut-être encore jamais vus, de près de *deux cents* pieds de haut, à peu près la hauteur des tours de Notre-Dame à Montréal, et l'on construisit la poutre sur ces échafaudages mêmes, d'après un système très ingénieux de M. Eiffel. Quand les quatre piliers furent rivés solidement avec ces poutres colossales, les échafaudages ne servaient plus à rien ; on les enleva tout doucement, et la tour se trouva rendue à son premier étage, soit à deux cents pieds du sol environ.

C'est en cet endroit qu'on construira tout autour de l'édifice ces élégantes galeries qui lui forment comme une collerette, comme vous avez pu le voir sur la gravure de la semaine dernière. Elles auront deux cent vingt-neuf pieds de long sur quarante-neuf de large. Il y aura aussi là des salles de réunion, de concert, des restaurants où pourront se rafraîchir les voyageurs en route pour le ciel, etc., etc., enfin quelque chose de bien... convenable !

Les ennemis de la tour disaient aussi que quand elle serait rendue à une certaine hauteur, les vibrations qu'une construction élevée éprouve toujours empêcheraient absolument le rivetage des pièces de fer. "Voyez vous, disaient-ils de leur air goguenard, des ouvriers essayant d'ajuster deux pièces de fer, et voyant au moment de poser leur rivet les deux trous passer l'un devant l'autre sans pouvoir venir à bout de poser ce rivet qui, pendant ce temps, se refroidit et n'est plus bon à rien une fois entré !" Eh bien, M. Eiffel, qui n'est pas absolument une nullité, comme vous l'avez vu, a trouvé moyen de remédier à ce mal. Aussitôt qu'une pièce est posée, on l'ajuste d'abord avec de simples broches de fer qu'on remplace une à une par des boulons ; puis quand ceux-ci ont rendu la pièce absolument inébranlable, on les retire un à un, en remplaçant aussitôt chaque boulon enlevé par un bon rivet rouge qui entre fort bien et produit très bien son effet. Comme vous le voyez, c'est très simple ! Mais MM. les rieurs et les pédants ont encore été plus simples. Qu'en pensez-vous ? Et avec cela ils ne rendraient pas les mêmes services !

On était donc, disions-nous, rendu au premier étage : c'était un premier triomphe pour M. Eiffel. Il ne s'arrêta pas là ; il continua sa course plus haut ! Mais aussi, que de peine il se donne ! Que d'activité dans cet homme ! On croirait volontiers qu'il est de fer lui aussi comme les colossales pièces de son travail de géant. Tous les matins, avant l'aube, il est à la tête des *quatre cents* ouvriers employés au seul chantier de sa tour, sans compter la foule de ceux qui travaillent dans ses usines. Il visite tout, il voit tout, il surveille tout, il prévoit tout ; ingénieurs, architectes, mécaniciens, gravitent autour de lui et ne font rien sans son ordre. Une difficulté mathématique, une question embrouillée, un problème ardu se présentent-ils ? C'est lui qu'on va chercher. Cet homme est incroyable !

Il n'était donc point fait pour rester en chemin ; aussi, les quatre énormes piliers continuant leur course ont bientôt laissé bien loin derrière eux le premier étage, et le 14 juillet dernier, au jour, à l'heure que M. Eiffel avait fixé deux ans auparavant, le pavillon français jetait au vent ses glorieuses couleurs au deuxième étage de la tour, c'est-à-dire à *trois cent soixante-dix-sept* pieds du sol ! Ce jour-là, il offrit en cet endroit un joyeux banquet à tous ceux qui l'avaient aidé dans son

prodigieux travail, et devant le panorama grandiose qui se déroulait devant eux, il leur donna rendez-vous pour le 5 mai 1889, non-seulement au troisième étage, mais encore sur la vertigineuse petite galerie qui se trouve autour du paratonnerre de sa tour, qui sera alors complètement achevée.

Et en effet, la voilà qui est repartie pour la gloire ; je lis ce matin dans un journal officiel, que les montants monstres se sont enfin rejoints pour n'en plus former qu'un, et que la construction dépasse maintenant *sept cent soixante* pieds. C'est désormais le plus haut monument du monde, le tombeau de Washington, qui était autrefois le plus élevé, n'en ayant que cinq cent cinquante-cinq. Et remarquons bien que la tour, rendue à la hauteur où elle est actuellement, n'est guère encore qu'aux deux tiers de sa course !

Mais maintenant le travail va très vite ; sur *seize millions de livres* de fer, quatorze millions sont en place, il n'en reste plus que deux millions à élever. Du reste, vous pouvez voir qu'à cette hauteur la tour n'est guère plus grosse qu'un de ses pieds, et qu'elle va toujours en diminuant, de sorte que son montage va s'effectuer avec une très grande rapidité, environ trente-sept pieds par semaine. M. Eiffel, bon prophète en cette matière, a dit qu'elle serait terminée à la fin de janvier prochain.

Mais alors, tout ne sera pas fini, il faudra procéder à la décoration de l'édifice, à son aménagement intérieur, à l'installation des ascenseurs et de leurs machines, etc. A propos, il faut que je vous parle des ascenseurs qui sont très curieux. Vous comprenez, en effet, que ce serait un dur travail s'il fallait monter à pied jusqu'au sommet de la tour l'escalier de *dix-huit cents marches* ! Il faudrait *trois quarts d'heure* pour arriver en haut, mort, de fatigue, ce qui ne serait pas très amusant, surtout quand on songe qu'il faudrait redescendre ensuite ! Cependant, est-ce qu'il n'y a pas des personnes qui ont peur des ascenseurs ? Qui certainement, elles ont leurs raisons pour cela et je les respecte. Je vous avoue que moi-même c'est avec crainte que je me laisserais enfermer dans une boîte où je me sentirais suspendu au bout d'une ficelle plus ou moins solide à mille pieds de hauteur ! Ce ne serait pas une position sociale bien réjouissante, et il faudrait avoir une rude envie de voir les belles choses pour y consentir ! On aurait beau me dire qu'il y a une demi-douzaine de cables tous plus forts les uns que les autres, cela n'empêcherait pas que tout le temps du voyage j'aurais la gorge serrée, la respiration haletante jusqu'à ce qu'on soit rendu. Puis, une fois descendu de la terrible tour, je jurerais énergiquement de n'y plus jamais remonter.

Aussi, pour remédier à cette crainte que beaucoup de personnes partageraient, on a imaginé un ascenseur spécial pour la tour et que les plus peureux, pleinement rassurés, pourront monter sans crainte. Figurez-vous un immense rail tordu en spirale comme une vis énorme, ayant une trentaine de pieds de diamètre et montant de la base au sommet de la tour. Au centre de cette spirale se trouve la cage ou boîte de l'ascenseur suspendue au centre d'un cercle de fer qui repose lui-même sur des roues, s'appuyant sur le rail en spirale dont j'ai parlé. Une petite machine à vapeur ou électrique, communiquant le mouvement à l'une de ces roues, fera ainsi monter ou descendre l'appareil.

Comme vous voyez, la sécurité des voyageurs est complète. En effet, supposons que, *par impossible*, la machine se brise en chemin, qu'arriverait-il ? Si c'était un ascenseur ordinaire, il serait précipité *tout d'un coup* en bas avec une effroyable vitesse qui briserait tous les freins imaginables. Au contraire, avec l'ascenseur que je viens de décrire, si l'accident arrivait en montant, il se produirait un instant d'arrêt avant que la cage ne prenne un mouvement contraire ; ou encore, si c'est en descendant, l'ascenseur ne sera *pas précipité*, il continuera son chemin tout doucement, d'abord, et dans les deux cas les freins puissants agiront sans aucun choc et sans aucune brusquerie. Enfin, avec ce système, le voyageur, au lieu de savoir qu'il est suspendu au bout d'une corde, se sentira sur un terrain solide, et par conséquent sera parfaitement tranquille. On pourra

avec ce système transporter 400 personnes d'un seul coup, soit 20,000 personnes par jour au sommet de la tour !

Il faut vous dire aussi qu'on ne suivra pas le mouvement tournant de l'ascenseur, non plus que l'inclinaison des montants : on sera placé exactement dans la même position que dans un ascenseur ordinaire.

Toutes les précautions imaginables sont donc prises, et les plus craintifs pourront se payer un voyage de mille pieds en l'air sans en avoir la fièvre trois jours avant et huit jours après.

Et l'installation de l'éclairage ! Voilà encore ce qui ne sera pas un mince problème à résoudre pour les électriciens français ! Pensez donc, la plus forte maison d'éclairage électrique de Paris a décidé le programme suivant dans son contrat avec M. Eiffel : Chaque soir, pendant toute la durée de l'Exposition, de même que plus tard, les soirs des jours de fête, la tour sera éclairée comme jamais encore aucun monument du monde ne l'a été ! Ecoutez :

Au sommet extérieur, c'est-à-dire sur la petite galerie que l'on voit sous le paratonnerre, seront placés dix énormes foyers électriques, dont chacun aura la force et l'éclat de dix mille lampes ordinaires, soit en tout une clarté de cent mille lampes. A la seconde galerie, en descendant, brilleront non plus dix, mais soixante dix foyers de la force de trois mille lampes chacun ; au deuxième étage, on en placera cent de la force de 1,200 lampes chacun ; enfin, au troisième étage, sur la grande galerie, se trouveront encore plus de trois cents foyers semblables ! Ces foyers représenteront donc ensemble la force et l'éclat de plus de sept cent soixante-dix mille lampes ordinaires !

N'est-ce pas prodigieux ! Et remarquez bien que je ne parle ici que des principaux foyers électriques ; il faut encore ajouter à cela les innombrables lampes qui couvriront toutes les arêtes, toutes les saillies, toutes les nervures formées par les fers de la tour, dont elles suivront toutes les courbes gracieuses et hardies. En un mot, il est impossible de se figurer le coup d'œil féérique que cette tour merveilleuse offrira alors avec ses longues balustrades enguirlandées de faisceaux de lumières électriques, ses piliers énormes s'élançant tout enflammés dans les nuages, et ses arcades gigantesques sous lesquelles on pénétrera comme sous d'immenses voûtes de feu !

Quel spectacle !... N'est-ce pas que c'est comme un de ces rêves brillants que voient les enfants dans leur doux sommeil sans inquiétudes, et qu'ils nous racontent ensuite en nous faisant sourire par la naïveté de leurs récits merveilleux et de leurs idées enfantines ?

A part ces importantes installations, il faudra encore débarrasser le monument de tout son attirail de grues, de machines à vapeur, de treuils, d'échafaudages qui nuisent à son aspect ; puis on procédera à une brillante décoration. De riches plaques de faïence décorative couvriront les panneaux grillagés des pieds de la tour. La peinture rouge qui couvre maintenant les fers pour les préserver de la rouille, disparaîtra sous la riche teinte des bronzes florentins ; çà et là, des fonds rouge

pourpre feront ressortir la couleur générale des moulures, des arabesques d'or sagement distribuées donneront à l'édifice la légèreté et l'élégance qu'elle doit avoir, et quand le 5 mai 1889 sera rendu, le soleil, en se levant sur Paris, fera scintiller sous ses brillants rayons la coupole dorée du plus audacieux monument que les hommes aient peut-être jamais osé entreprendre.

Pendant vingt ans, la tour restera sur le Champ-de-Mars de Paris comme subvention accordée par l'Etat à M. Eiffel. Au bout de ce temps, elle deviendra la propriété de l'Etat qui en fera ce qu'il voudra. Il est probable, cependant, que d'ici à ce temps, elle aura rendu assez de services pour qu'on la garde indéfiniment. Du reste, si l'on donne suite plus tard au projet du célèbre ingénieur, peut-être la fera-t-on couvrir entièrement de vastes plaques de faïence artistique décoratives du plus bel aspect, qui cacheront aux yeux les immenses pièces de fer composant la charpente de ce prodigieux monument. Alors, peut-être, ayant cessé d'être un échafaudage, la tour sera-t-elle vue d'un meilleur œil par ceux qui l'ont tant critiquée au début.

Je souhaite à tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de pouvoir aller la contempler eux-mêmes un jour, et je promets d'avance bien des émotions à ceux qui auront cet avantage.

J. Colomier

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Gâteau au chocolat (entremets). — Mélez une demi livre de sucre blanc, autant d'amandes mondées et coupées, même poids de chocolat râpé, deux poignées de farine ; quand tout est bien travaillé, ajoutez 8 blancs d'œufs battus en neige ; mettez au four.

Beurre toujours frais. — Il n'est rien d'indifférent dans la vie domestique, nous dit ma vieille tante, et le beurre, toujours servi bon et frais sur la table, est une des choses qui la rendent agréable. Pour cela, emplissez un petit pot de grès jusqu'à un doigt du bord, retournez ce pot et placez-le sur une assiette pleine d'eau, que vous renouvelez tous les jours. On continue ces précautions tant qu'il y a du beurre dans le pot, et à mesure qu'on l'en retire.

Rissoles Royales (hors-d'œuvre chaud). — Préparez une farce cuite avec des restes de volailles que vous avez hachés aussi fin que possible ; roulez cette farce de façon à former de petits bâtons un peu plus longs et un peu plus gros que le doigt ; mettez-les dans de la pâte, et les faites frire ; servez en guise de hors-d'œuvre chaud, après le potage pour un dîner, au commencement du repas pour un déjeuner ; on emploie aussi ces rissoles royales pour garnir un filet de bœuf.

CHOSSES ET AUTRES

— Chez un boulanger : " Dis donc, Baptiste, on commence à se plaindre,

il faudrait songer à diminuer le prix du pain, lui dit sa femme." " Patience ! Nous diminuons déjà le poids, on ne peut pas tout faire en un jour."

— Les cinq grandes puissances du continent de l'Europe ont à présent 12,000,000 hommes sous les armes, sans compter les forces de la marine qui sont deux fois plus grandes que celles du monde entier il y a vingt ans.

— Un Américain, prononçant à la manière de son pays, disait : " J'ai été ou un ann à Berlin, ou un ann à Moskou, etc. Je resterai ou un ann (un an) à Paris." " Parfaitement ! lui répondit une dame, vous avez été un âne partout."

LES ÉCLIPSES DE 1889. — Il y aura, en 1889, trois éclipses de soleil et deux de lune : 1^o Éclipse totale du soleil, le 1er janvier ; 2^o éclipse partielle de lune, 17 janvier ; 3^o éclipse annulaire de soleil, les 27 et 28 juin ; 4^o éclipse partielle de lune le 12 juillet ; 5^o éclipse totale de lune, les 21-22 décembre.

— Tout le monde ne sait pas peut-être, qu'il existe dans la province d'Ontario de vastes lits de sel variant en profondeur de 30 à 100 pieds, et s'étendant sous une épaisse croûte de terre. Les 17 factories de sel de l'Ontario en ont produit 429,807 barils en 1887. Les 2-5 puits de sel de l'état du Michigan, ont produit en 1887 près de quatre millions de barils. Là le sel se vend 68 centins le baril, tandis que dans l'Ontario on peut l'avoir pour 38 centins.

LA TOILE DE HOUBLON. — On fabri- quait ju-qu'à maintenant de la bière avec du houblon. Ça va changer, par- rait-il, on en fera dé-ormais de la toile, ce qui ne se ressem-ble guère. Un industriel vient, en effet, de tenter une expérience qui a parfaite- ment réus-si. Il a retiré des tiges de houblon une matière textile analog-ue à celle du chanvre qui, tissée, a donné de la belle et bonne toile de couleur jaune foncé, que l'on peut parfaitement faire blanchir. Bravo donc pour la nouvelle toile de hou- blon !



Chester's Cure !

Pour la Toux L'Asthme Rhumes Bronchites Catarrhe Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER, 461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00 petite boîte..... 50

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie 10-RUE DE BRESOLES-10 (BATISSES DES SOEURS) MONTREAL

Ne payez donc pas double Prix

EN ACHETANT

A LA SEMAINE



Allez au Magasin Central de Porcelaine et vous achèterez à des conditions de paiements très avantageux ou moitié prix pour argent comptant.

N'oubliez pas que je puis vendre ma belle lampe à suspension en cuivre pour \$2.25. Mes services à souper (44 morceaux) se vendent rapidement.

AU

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une dé-mangeaison et darthes aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe. No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis. Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY, ARCHITECTE No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 454.—CHARADE

Mon Un n'a pas de pied; mon Second en a quatre;
Mon Tout n'en a qu'un seul que vous pouvez abattre.

SOLUTIONS :

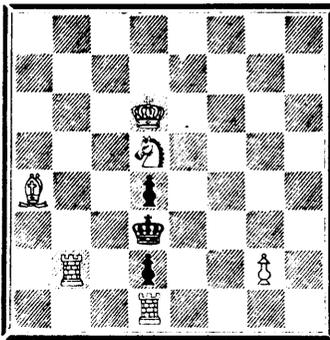
No 452.—Le mot est : Dé-menti.
No 253.—Les mots sont : Faiblesse—Foire.

ONT DEVINÉ :

Uldoric Godin, Trois-Rivières; L. U. Renaud, New-York; M. Cloutier, Lévis; Francis, L'Islet; Mlle Olivine Vermette, Mlle Cécile Desrochers, Saint-Janvier; Jérémie Richard, H. Barry, Mlle Louise Martel, Mlle Ida Dupont, Québec; Mlle Eliza Gascon, N. Lupien, Théophile Lafleur, Ernest Brunel, Armand Hogue, Maurice Desroches, Mlle L. Emond, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal; N. Marion, St-Hyacinthe.

LES ÉCHECS

Composé par M. J. NARRAWAY, Ottawa.
Noirs — 3 pièces



BLANCS.—6 pièces
Les Blancs font mat en 2 coups

Solution du problème qui a paru dans le No 232 du MONDE ILLUSTRÉ

<i>Blancs.</i>	<i>Noirs</i>
1 D 8e F D	1 R 6e T
2 R 2e D	2 ?
3 Mat selon le coup des Noirs.	
	Si :
2 D 2e F D, échec	1 R 8e C
3 D fait échec et mat.	2 R 8e T

Et autres variations.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 A 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commerciale et à l'École Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspective appliquée. Travaux à façon, rédaction et calligraphie d'adresses, ornements en tous genres. PRIX RÉDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mercredi et Vendredi; Dessin artistique : Mardi et Jeudi. Littérature, élocution française, etc. On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Templé, 230, rue Jacques-Cartier, près la rue Ste-Catherine.

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LÉON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS, Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal
Téléphone 1432

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

8736



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Par son procédé breveté de préparation retient toute l'albumine, toute la fibrine et les phosphates. Cet aliment contient tous les ingrédients qui existent dans la viande elle-même.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fauteuils, Divans, Sofas et autres morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,
1652, RUE CRAIG. 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

ALLEZ CHEZ DE LORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hiver. Vous trouverez à ce magasin un assortiment des plus complets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE-DAME

P. S.—Chaussette en laine écossaise, valeur extra, à 25 cents.



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois plus beaux enfants au concours de beauté du comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mollie, Ida et Ray, tous trois enfants de Mde. A. K. Dart, Hamburg, N.Y. Elle nous écrit: "En Août dernier, mes petits enfants tombèrent gravement malades, et comme je ne pouvais trouver aucun aliment qui fut convenable à leur état de santé, je commençai à faire usage de la Nourriture Lactée. Un changement très sensible s'est fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants furent aussi bien que jamais, et je considère que ceci est dû en grande partie à la Nourriture Lactée."

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, envoyée gratis à la mère qui donna naissance à un bébé cette année.

LA NOURRITURE LACTÉE

est le meilleur aliment pour les enfants nourris au biberon. Il leur conserve la santé et remplace les remèdes dans les cas de maladies.

LA PLUS DÉLICIEUSE!
LA PLUS NUTRITIVE.
LA PLUS DIGESTIVE.
FACILEMENT PRÉPARÉE.

CHEZ LES PHARMACIENS, 25c, 50c, \$1.
LA PLUS ÉCONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.

100 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.

Un traité de valeur sur "La Nutrition des Enfants et des Invalides," gratis sur demande.

W. S. RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

SCENE DANS LE GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DE

Grand Assortiment de Souliers chauds



En FEUTRE pour l'hiver, etc., etc.

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES ST-LAURENT ET STE-CATHERINE

GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVEE

(Suite)

RÉCEMMENT les maisons du village étaient libres. Parfois, cependant, il y avait une sorte de remous dans l'armée d'invasion. Le village se vidait pendant quelques jours, les Prussiens en sortaient pour camper en avant ou en arrière ou pour se porter

plus loin, où grondait la fusillade. Un de ces soirs-là, justement, vers dix heures, Marie Doriat n'était pas couchée. Elle avait logé chez elle une dizaine de soldats, en ces derniers temps. Ils étaient partis le matin et n'étaient point encore rentrés. Marie Doriat était seule. Lucienne n'était pas là. Où était elle ? Depuis sept heures, elle avait disparu de la maison, sans éveiller les soupçons de Marie. C'est ainsi qu'elle faisait tous les soirs. Marie Doriat avait beau la surveiller, elle finissait toujours pas tromper sa surveillance. Quand elle rentrait, furtivement, elle trouvait sa mère qui la regardait d'un oeil sévère, mais sans plus rien lui dire. Elle n'avait pas ajouté un mot à la conversation que nous avons rapportée. Mais l'orage grondait en ce cœur froissé, qui se croyait méconnu. Il allait éclater ce soir-là. Vers dix heures, Marie Doriat entendit frapper à la porte. Elle alla ouvrir. Peut-être était-ce Lucienne ? Ce n'était pas elle, mais un mendiant, appuyé sur un bâton, courbé, déguenillé et qui tendit la main.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », dit-il.

— Ce n'est pas une heure pour mendier, mon brave homme dit Marie Doriat, en lui donnant quand même quelques sous.

Le mendiant ne les prit pas ; il garda dans les siennes la main restée tendue vers lui.

— Pas un mot trop haut ! Pas un cri ! dit-il à voix basse, mère, c'est moi, Pascal.

— Pascal !

— Tais-toi, je t'en supplie, ou tu me perds, as-tu des Prussiens chez toi ?

— Non, pour le moment, mais ils vont revenir sans doute.

— C'est bien. Je puis entrer et j'aurai toujours le temps de te serrer dans mes bras.

Il resta une seconde sur le pas de la porte, siffla doucement et pourtant d'une façon distincte l'air :

L'as-tu vue,
La casquette,
La casquette,
L'as-tu vue,

La casquette au père Bugeaud.
Si tu l'as pas vue,
La voilà...

Il n'eut pas le temps d'achever la marche fautive. Deux hommes semblèrent sortir des ténèbres et s'approchèrent de lui.

— Henri et Gauthier ! murmura Marie Doriat, toute tremblante ; oh ! mes enfants, quelle folie ! A quel danger vous vous exposez ! Si vous étiez reconnus, savez-vous que l'on vous traiterait comme espions et que vous seriez fusillés ?

— Bast ! dit Pascal, on ne meurt qu'une fois. Le mot lâché, il s'en repentait, au regard douloureux que lui adressa sa mère. Quand on est seul dans la vie, on ne meurt qu'une fois. N'est-ce pas mourir doublement, lorsqu'on laisse une affection derrière soi ?

— Pardon, maman ! dit le brave garçon.

— Entrez, dit-elle, entrez vite, pendant qu'il n'y a personne dans la rue. Et vous n'allez pas rester longtemps, je suppose ?

Elle referma soigneusement la porte. Elle ouvrit ses bras. Pascal et Henri s'y précipitèrent. Elle les couvrit de baisers. Puis soudain, le visage baigné de larmes et se tournant vers Gau-

hommes de bonne volonté, connaissant bien les bois. Nous nous sommes offerts, et comme Garches était sur le chemin, comment résister au désir de l'embrasser, d'embrasser Lucienne.

Marie fit un brusque mouvement. Les deux frères et Gauthier ne furent pas sans le remarquer, mais ils ne pouvaient le comprendre. Gauthier demanda :

— Lucienne n'est-elle pas là ? Elle dort, peut-être ? Que je voudrais la revoir, si vous saviez, je l'aime tant.

Marie gardait le silence.

— Vous ne dites rien ? fit Gauthier.

— Que se passe-t-il ? interroge Henri.

— Elle dort ! dit Marie, elle est un peu souffrante, depuis quelques jours ; je craindrais, en la réveillant...

Telle est son épouvante qu'elle ne sait en dire plus long. Pascal regarde sa mère avec attention.

— Mère, dit-il tout à coup, où est Lucienne ?

— Le te le répète. Elle est dans sa chambre Elle dort.

La chambre de la jeune fille était au rez-de-chaussée, on se le rappelle. Pascal fit un pas pour aller ouvrir la porte.

— Ne la réveille pas, dit Marie, ne trouble pas son sommeil.

— Pourquoi ? Allons-nous partir sans la revoir ?

— C'est impossible, dit Gauthier, songez, madame Doriat, qu'elle serait heureuse de revoir ses frères, et elle m'aime, elle serait heureuse de me revoir aussi. Elle vous en voudrait assurément, demain, si vous lui disiez que nous sommes venus.

Marie Doriat était dans une cruelle perplexité. Que leur dire, à ces jeunes gens ? que faire ?

— Je vais la réveiller, moi, dit Henri...

Et malgré sa mère, il s'élança vers la porte, frappa doucement d'abord, puis plus fort, puis ébranla la porte. Personne ne répond.

— Lucienne n'est pas là, dit Pascal. Mère, pourquoi nous avoir menti ? Je t'en prie, réponds-nous. Ton silence, tes réticences nous font peur, à la fin.

— Où est Lucienne ? demanda Gauthier.

Et les trois jeunes gens sont extrêmement pâles. Soudain Gauthier pousse un cri :

— Mon Dieu, serait-elle morte ? tuée peut-être, une balle égarée, un éclat d'obus, ou même la brutalité d'un Allemand. Parlez, je vous en supplie, parlez donc ?

Alors Marie dit, la tête basse :

— Plût à Dieu qu'elle fût morte.

Ils gardèrent le silence. Ils ne comprenaient pas. Tout à coup, Marie Doriat fit un mouvement et écouta. Des pas s'étaient arrêtés devant la porte de la maison, dans la rue. On n'entendit plus rien.

— Mes enfants, dit Marie, j'ai peur pour vous. Eloignez-vous par le jardin dont la porte s'ouvre sur la pleine campagne. Il n'y a point de poste de ce côté-là. Ne restez pas ici plus longtemps. Les soldats peuvent rentrer. Ils sont de grand'garde, sans doute, et seront relevés à minuit. S'ils vous trouvent ici, vous qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont jamais vus, ils devineront sans doute qui vous êtes. Vous seriez perdus, mes pauvres chers, perdus à cause de moi.

Ils secouèrent la tête. Ils restaient sombres.

— Non, mère, dit Pascal, nous ne partirons



Et après avoir embrassé sa sœur, Lucienne et Jean de Montmayeur prirent le chemin de la fabrique. Page 31, col. 3.

thier Bourreille qui n'avait encore rien dit :

— Vous nous aimez donc toujours un peu, Gauthier ?

— Et pourquoi ne vous aimerais-je pas, fit-il avec chaleur. Ne l'ai-je pas dit bien des fois ? Jo crois à l'innocence de Doriat. Si je n'y croyais pas, je ne serais pas ici.

— Et vous permettez que je vous embrasse ?

— De tout mon cœur, et comme vos autres enfants !

— Ah ! que cela me fait de bien ! dit la pauvre femme. Mais dites-moi, si vous ne voulez pas que je passe ma vie, désormais, dans des angoisses, dites-moi que ce n'est pas seulement pour me voir que vous vous êtes hasardés jusqu'au village.

— Non, mère, dit Pascal. Nos officiers avaient besoin de renseignements et ont demandé des

pas, dussions-nous être reconnus et arrêtés, avant que tu nous aies dit ce qu'est devenue Lucienne.

—Écoutez ! dit Marie, la tête penchée.

La porte s'ouvre lentement, dans le corridor, un pas furtif. La porte se referme.

—C'est Lucienne ! fait Marie tremblante.

—D'où vient-elle ?

—Elle va vous le dire elle-même.

Pour entrer dans sa chambre, Lucienne était obligée de passer par la pièce où ils se trouvaient et qui, chez Doriat, servait en même temps de salle à manger et de salon. Elle hésitait, derrière la porte ; elle avait entendu parler, sans doute. Peut-être bien, même, avait-elle reconnu des voix ! Et elle n'osait plus avancer. Il fallait s'y décider pourtant. Elle entre. Et elle se trouve en face de ses deux frères, de son fiancé. Elle pâlit atrocement. Elle chancelle. Elle étouffe et porte les mains à sa gorge. Elle n'avait pas prévu un pareil coup ! Gauthier s'élança vers elle le premier.

—Lucienne, qu'as-tu donc ?

Et Marie, grave, presque solennelle :

—Vous m'avez demandé, tout à l'heure, ce que faisait Lucienne. Vous vous êtes étonnés de ne la point voir, à pareille heure. Vous vous êtes inquiétés de l'embarras de mes réponses, vous avez voulu savoir où elle pouvait être.

Prenant la jeune fille par le bras, violemment, et l'attirant on pleine lumière de la lampe, la poussant entre Gauthier et les deux frères :

—Eh bien, elle va vous le dire elle-même !

Blême, Lucienne semble plus morte que vivante.

C'est Gauthier qui l'interroge :

—Parlez. Vous avez entendu votre mère. Nous vous écoutons.

Elle ouvre la bouche. Ses lèvres et sa gorge sont desséchées. Elle ne profère aucun son. Et chose bizarre, ses yeux sont tellement obscurcis qu'elle regarde, sans les apercevoir, ses frères, sa mère, son fiancé. L'épouvante de ce qu'elle va entendre lui contracte le cœur, la honte, surtout, des insultes qu'il va falloir subir en silence, sans un mot pour se justifier.

—Parle, Lucienne, dit Pascal, chaque minute de retard que tu mets à nous répondre est un danger de mort pour nous, mais prends ton temps, ne calcule pas avec ce danger.

—Parle, Lucienne, dit Henri. Il y a ici, depuis notre départ, un mystère que nous voulons éclaircir.

Et Lucienne, d'une voix sourde :

—Quel mystère ? Rien, ici, n'est changé. Je suis heureuse de vous revoir, mes frères et vous aussi Gauthier, dit-elle, les yeux tout à fait fermés, je suis heureuse, bien heureuse, de vous revoir vivants.

—Parlez, Lucienne, entendez-vous ? D'où venez-vous, seule, à pareille heure ? Et pourquoi êtes-vous si émue ?

Pouvait-elle répondre ? Non, c'était au-dessus de ses forces. Et Marie Doriat, brusquement :

—Elle ne vous dira rien, sa honte l'étouffe, vous ne voyez donc pas ? Eh bien, je parlerai, je parlerai, écoutez-moi.

—Mère, dit-elle, effarée, les mains jointes.

Mais Marie lui imposa silence d'un geste.

—Elle apporte dans notre maison la honte et l'opprobre. Nous n'étions pas assez malheureux. Elle y met du sien. On nous a montrés du doigt, lorsque mon mari fut condamné. J'entendais dire, sur mon chemin : "C'est la femme de celui qui a assassiné Bourreille." Eh bien ! maintenant on dit : "Sa fille a été perdue par Jean de Montmayeur !"

Gauthier eut un cri effrayant.

—Que dites-vous ! Par pitié, expliquez-vous !

—Je dis la vérité. Vous voyez bien cette fille, n'est-ce pas ? Comme moi, vous vous plaisez à admirer jadis son air de candeur, sa modestie, sa fierté. Comme moi, vous vous disiez : Elle est aussi vertueuse, aussi bonne que Dieu l'a faite belle ! Comme moi, mes enfants, mes chers Pascal et Henri, vous avez dit bien souvent, et c'est à moi que vous vous adressiez : "Nous avons été bien inspirés en adoptant cette fille, en l'enlevant au vagabondage, à la misère, au vice qui l'attendaient et pour lequel elle était désignée ; nous avons bien fait de la pren-

dre, elle apportera le bonheur dans notre maison." Oui, vous vous êtes dit tout cela, n'est-ce pas ? Vous vous êtes trompés, mes pauvres chers. Elle était marquée pour le vice. Eh bien, le vice l'a reconquise ! Elle était lasse d'être vertueuse. La vertu l'ennuyait. Demandez-lui d'où elle vient. Elle ne vous répondra point parce qu'elle a peur ; mais, moi, pour elle, je vous dirai : "Elle arrive d'un rendez-vous avec Montmayeur."

—Misérable ! misérable ! fit Gauthier avec fureur, dis donc que ce n'est pas vrai.

—Oui, qu'elle le dise, qu'elle le dise, faisait Marie.

Elle ajouta, avec un rire d'une ironie navrante et douloureuse :

—Et je dois m'estimer heureuse encore, puisqu'elle revient à la maison. Elle s'échappe quelques heures, et je la revois. Et elle ne craint pas de rentrer auprès de moi, toute pâle, les yeux brillants de la passion, et je dois la recevoir, pour que la honte ne devienne pas publique, car, si je la chassais, à qui demanderait-elle asile, à qui, si ce n'est à ce Montmayeur maudit !

—Ah ! cet homme, dit Gauthier avec un geste de folie désespérée, pourquoi son image est-elle obstinément restée gravée dans ma tête depuis l'assassinat de mon père !

Et s'adressant à Lucienne !

—Vous ne répondez rien, c'est que votre mère a dit la vérité. Du reste, elle ne porterait point contre vous une pareille accusation sans avoir une certitude. Lucienne, vous êtes une méprisable créature. Car je ne vous hais pas, vous n'êtes digne que de mon mépris. Seulement écoutez bien ceci, si vous gardez un peu de cœur au milieu de l'infamie de votre nouvelle existence, je veux vous léguer un remords éternel. Je vous ai trop aimée pour ne point chercher à mourir. A la première rancontre où mon bataillon sera mêlé, je me ferai tuer.

Elle eut par tous les membres une violente secousse, comme si elle avait reçu la décharge d'un appareil électrique. Et malgré son courage, malgré qu'elle s'était bien promis de tout supporter sans rien dire, elle murmura :

—Gauthier, Gauthier, ayez pitié de moi.

—Pitié de vous ! Et pourquoi, grand Dieu ? Vais-je pas vous plaindre à présent ?

Et Lucienne plus bas, pour elle seule, cette fois :

—Mon Dieu, c'est trop, c'est trop, je ne croyais pas à tant de tortures.

Pascal s'avança et prit sa mère dans ses bras !

—Ma pauvre maman, dit-il, comme tu dois souffrir, comme ton cœur doit être déchiré, comme tu mérites peu, toi si dévouée, si bonne pour tout le monde, le chagrin qui t'arrive. Cette fille te paye avec son ingratitude. Notre tendresse te la fera oublier. Mais c'est nous déshonorer, mère, que d'accepter son déshonneur. Il ne faut pas qu'elle reste ici plus longtemps. Elle doit partir. Elle a oublié ses devoirs, qu'elle oublie sa famille. Elle n'avait point de famille, autrefois, lorsque vous l'avez recueillie, elle se trouvera sans famille aujourd'hui. Rien de changé dans sa vie.

Lucienne, sourdement :

—Il me chasse !

Pascal consulte son frère, interroge Gauthier du regard.

—Elle mérite un châtement. M'approuvez-vous ?

—Je t'approuve, frère, dit Henri. Cette fille est une étrangère pour nous, plus qu'une étrangère, une ennemie.

—Je vous approuve, Pascal, dit Gauthier. Cette fille ne doit pas, un jour de plus, souiller cette maison de sa présence.

Chacune des paroles de Gauthier résonnait cruellement dans le cœur de la jeune fille. Autant de blessures profondes par lesquelles s'en allaient ses forces, ses résolutions, sa foi, son courage.

—Oh ! Gauthier, dit elle, pas vous du moins, pas vous !

Mais il n'y avait aucune pitié dans les yeux de son fiancé.

—Et tu ne te défends même pas, dit Marie Doriat qu'un reste de pitié maternelle poussait vers Lucienne, à la dernière minute, comme si

elle pouvait encore lui offrir une chance de salut, tu dédaignes même de nous dire comment tu as succombé, tu ne veux pas même descendre jusqu'à nous expliquer les motifs de ta chute, de ton entraînement irrésistible, tu ne pleures même point devant la douleur des tiens, tu n'as pas une révolte devant leurs insultes, on te chasse, et rien en toi ne se soulève, comme tu es tombée bas, ma pauvre fille !

D'une voix faible de mourante elle dit seulement :

—Je ne veux pas me défendre. Je ne le pourrais. Seulement, ne soyez pas trop cruels pour moi, car plus tard vous vous en repentirez.

—Une menace ! dit Pascal avec ironie.

—Non, Pascal, une prière. Si je vous dis de vous montrer un peu plus indulgents pour moi, c'est afin de vous épargner, pour l'avenir, des remords.

—Nous ne craignons pas les remords, puisqu'en te chassant nous faisons justice.

—Qui sait ?

—Que veux-tu dire ? Jeter un doute dans notre esprit ? Prétends-tu nier que tu as des rendez-vous avec Montmayeur ?

—Non.

—Eh bien ? Prétends-tu n'être pas sa maîtresse ?

—Je le jure. Je ne lui appartiens pas.

—Il t'aime !

—C'est vrai.

—Tu as oublié tes serments à Gauthier ?

—Je... les... ai oubliés, c'est vrai, dit-elle, expirante.

—Le châtement qui te frappe est donc juste.

—Frappe donc, Pascal, je suis prête à tout.

—En l'absence de mon pauvre père, je suis le chef de la famille. Voici ce que j'ordonne : demain, tu quitteras cette maison.

—Oui, mon bon Pascal, je m'en irai, et je te pardonne.

—Garde ton pardon. Tu ne mettras jamais les pieds ici.

—Jamais, mon frère, avant le jour où tous vous viendrez me chercher.

Pascal haussa les épaules.

—Ce jour-là ne viendra pas. Tu es désormais une inconnue pour nous. Adieu, nous ne pouvons rester davantage. Il faut que nous regagnions les lignes françaises.

—Écoutez, dit Marie Doriat.

Dans la rue au loin, on entendait un pas lourd et cadencé des bottes allemandes.

—Vous êtes perdus.

—Non. Ferme la porte. Éteins la lampe. Fais-les attendre seulement une minute, le temps pour nous de gagner la campagne.

On frappa rudement.

—Adieu, mère, ne pleure pas sur ta fille. Notre affection te la fera oublier.

Marie Doriat sanglotait. Lucienne restait immobile comme une statue, la tête sur la poitrine, les bras ballants. Marie les pressa sur son cœur, les couvrit de baisers. On frappa de nouveau avec les crosses des fusils.

—Oufrez ! hé ! matame, oufrez votre borte !

—Partez, partez vite, vous n'avez pas une minute à perdre.

Ils s'esquivèrent silencieusement, sans un regard à Lucienne. Le cœur de la jeune fille se gonfla et un pli douloureux releva ses lèvres. Elle rentra un instant dans sa chambre. Marie Doriat parlementait pour donner le temps aux jeunes gens de traverser le jardin. Quand elle jugea qu'ils étaient dans la campagne, elle ouvrit la porte. Les soldats entrèrent de mauvaise humeur. Enveloppés dans leur longue capote gris-brun, le havre-sac au dos, le casque à pointe couvrant le front, la plupart ayant des barbes blondes ou rousses broussaillées, les yeux durs, la parole rude. Marie Doriat rentra chez elle. Elle y était à peine et les soldats n'étaient pas encore couchés sur leurs paillasses et leurs matelas étalés un peu partout, sauf dans les chambres de Marie et de Lucienne, que la jeune fille pénétrait chez sa mère. Marie Doriat, à genoux près de son lit, priait et pleurait. Elle n'entendit pas la jeune fille. Elle sanglotait et priait tout haut, se croyant seule :

—Mon Dieu, disait-elle, vous qui m'avez envoyé tant de douleurs déjà, pourquoi ne m'avoir

pas épargné celle-là ? que vous ai-je fait ! Une enfant que j'aimais tant ! pour laquelle j'avais eu plus de soins, peut-être, que pour mes deux fils, afin qu'elle ne se souvint pas qu'elle n'avait pas de mère ! La voilà partie sur le mauvais chemin qui mène au déshonneur public, à la honte de soi ! Qui la retiendra sur ce chemin ? Personne. Qui l'aimera désormais et s'inquiètera d'elle ! A qui désormais confiera-t-elle ses chagrins ou ses joies ? La vie est trop cruelle et j'aimerais mieux être morte.

Elle se cacha la tête entre les mains et continua de sangloter, mais sans plus parler. Lucienne appuya les deux mains sur ses lèvres et lui envoya des baisers.

— Chère mère, si elle savait ! murmura-t-elle. Elle va être bien triste, cela est vrai, mais quelle joie lorsqu'elle apprendra qu'elle s'est trompée !

Et comme Marie, absorbée dans sa douleur, ne la voyait toujours pas, elle toussa légèrement pour appeler son attention. Marie tressaillit.

— Ah ! tu étais là, depuis longtemps ?

— Non, mère, j'étais.

— Que me veux-tu ?

— Je viens vous faire mes adieux, mère. Puisque Pascal m'a chassée, je ne veux pas rester ici une heure de plus.

— Mais tu ne peux t'en aller à pareille heure, seule, sans protecteur dans ce village rempli de soldats prussiens.

— C'est ce que je vais faire, pourtant.

— Ainsi, tu pars ? Et sans remords, sans repentir ?

Un flot de larmes monte aux yeux de Lucienne. Son cœur se gonfle. Elle a pour la seconde fois, envie de tout dire. Il est si lourd à supporter, un pareil secret. Un moment, elle cède. Elle se jette dans les bras de Marie éplorée, l'embrasse éperdument et lui dit :

— Mère, souviens-toi que je suis ta fille, souviens-toi que je t'aime, ne te souviens que de cela !

— Que veux-tu dire ?

— Rien de plus ! Rien de plus !

Et avant que Marie eût pu l'interroger de nouveau, elle avait disparu.

III

Elle erra dans les rues de Garches, en proie au plus sombre chagrin, si désespérée qu'elle avait peine à rassembler ses idées. Elle en venait à douter d'elle-même, à la fin. Elle se demandait :

— Ai-je le droit de faire ce que je fais ? Ai-je le droit de me laisser ainsi soupçonner ?

Mais bientôt elle reprenait courage.

— Je suis seule et libre de moi. Je n'ai pas de père pour me reprocher ma conduite apparente, pas de mère pour me renier, je marcherai jusqu'au bout dans la voie que je me suis tracée. Ma conscience ne me reproche rien.

Elle ne fit pas de mauvaise rencontre. La discipline était sévère dans l'armée assiégeante. On ne l'insulta pas. Deux ou trois officiers d'artillerie lui adressèrent la parole. Elle s'esquiva en pressant le pas. Ils n'insistèrent pas. Elle arriva sans encombre aux Bernadettes. Elle grimpa jusqu'à la chambre de Claudine par l'échelle toujours appliquée contre le mur. Depuis que le village et la ferme étaient occupés par les Prussiens, Claudine avait fait mettre une serrure et un verrou intérieur à la porte de sa petite chambre. Lucienne se fit ouvrir, en criant son nom, elle tomba dans les bras de sa sœur, et ce fut là seulement qu'elle laissa déborder ses larmes, qu'elle donna libre cours à ses sanglots. Seule, Claudine était dans la confiance du secret de Lucienne. Seule, elle savait qu'il serait impossible de prouver la culpabilité de Montmayeur et que Lucienne voulait entreprendre de le perdre en l'affolant de son amour. Comment y arriverait-elle. Claudine l'ignorait. Lucienne aussi, du reste. Elle s'en remettait aux événements du soin de la conduire. Lucienne lui fit à travers ses pleurs, le récit de ce qui venait de se passer chez Doriat. Claudine lui essuya les yeux, l'embrassa de toutes ses forces.

— Que vas-tu faire ma chérie ? C'est peut-être impossible et au-dessus de ton courage, ce que tu as entrepris là, vois-tu ?

— Non. Je veux sauver mon père. Puis, ré-

fléchis, Claudine. Maintenant que l'on me croit perdue, déshonorée, il faut que je réussisse si je veux prouver que ma conduite n'avait rien de honteux. Je suis condamnée au succès, ou c'est la honte.

Et les yeux séchés subitement et enflammés par la fièvre :

— Du reste, mon parti est pris. C'est la vie ou la mort pour mon père ou pour moi, que je joue dans cette partie suprême. Si j'échoue, je mourrai.

— Oh ! Lucienne, Lucienne, que dis-tu là ?

— Dormons, dit elle, en se déshabillant. J'ai besoin de sommeil, car je prévois que demain, aussi, j'aurai à souffrir.

Elles se couchèrent. Et bientôt, dans la chambre, le silence ne fut plus interrompu que par la respiration égale et douce des deux jeunes filles. Le lendemain Lucienne passa la plus grande partie de la journée à la ferme. Elle avait rendez-vous seulement le soir avec Montmayeur. Quand elle le vit :

— Je suis libre, dit-elle, j'ai quitté Mme Doriat. Et comme il la regardait avec surprise :

— Je ne pouvais rester chez elle plus longtemps. Elle sait quelles sont nos relations. Elle me garde rancune, non pas tant de vous voir car elle n'a aucun motif de haine contre vous, que de ne plus penser à Gauthier qu'elle connaît depuis l'enfance et qu'elle aime un peu comme ses fils.

— Qu'allez-vous devenir ?

— À la grâce de Dieu.

— Lucienne, dit-il très ému, car il sentait vaguement qu'il arrivait à une phase décisive de sa vie, et il avait peur. Lucienne, nous ne pouvons nous marier maintenant. Mais la guerre finie, vous voudrez bien être ma femme, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle, d'une voix que l'horreur rendait rauque.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, l'asile qu'on vous refuse chez les Doriat, je puis vous l'offrir.

— Où ?

— Chez moi, à la fabrique.

Elle eut un mouvement de répulsion. Il s'y trompa.

— Oh ! se hâta-t-il d'ajouter, vous y serez entourée de tous les respects. Vous entrerez chez nous non point comme une servante, que vous ne voudriez pas être, mais comme ma fiancée, comme ma femme de demain, et comme la compagne de ma mère qui est vieille et qui a besoin qu'on la surveille. Dites moi, Lucienne, que vous acceptez. Quelle vie heureuse ce serait de vous avoir constamment près de moi, de vous voir, pour ainsi dire, à toutes les heures du jour, de vous parler, de respirer le même air que vous, et de vous aimer au grand jour, enfin, comme vous méritez d'être aimée.

Il lui prit la main.

— Répondez oui, je vous en supplie, dit-il.

— J'accepte !

— Ce soir, je vous le promets, vous serez installée ; vous venez de perdre une famille, mais vous allez en retrouver une autre, et vous y régnerez en maîtresse, en souveraine.

Il n'avait pas lâché sa main et voulait l'attirer dans ses bras. Comme elle résistait, il employa un peu de force, en souriant, lui fit pencher la tête et chercha à l'embrasser. Elle se détournait par mouvements convulsifs, pour ne point voir près de la sienne la figure du misérable, pour ne point voir tout près de ses yeux les yeux qui avaient vu râler Bourreille sanglant et le crâne fendu, elle fermait les paupières. Mais elle ne put s'y dérober, à ce baiser mortel ; il l'appuya sur ses lèvres glacées, nerveusement closes. Et il en ressentit un frisson étrange. Cette glace lui avait pénétré jusque dans la moëlle. Il n'avait rien attiré du cœur de la jeune fille. On eût dit qu'il avait tenu dans ses bras une statue de marbre, belle et inanimée. Il la regardait silencieusement. Le soupçon instinctif, tout physique, germé dans son esprit, venait brusquement de grandir.

— Vous ne m'aimez pas, Lucienne !

Elle revenait à plus de sang-froid, heureusement. Elle avait été sur le point de se trahir. Jadis, pendant la terrible enquête autour du cadavre de Bourreille, Montmayeur, vaincu, s'était dit :

— Et moi qui me croyais fort !

A présent, c'était Lucienne qui se disait :

« Comme je suis faible ! Si je ne dissimule pas mieux, combien il lui sera facile de tout deviner ! »

Elle le rassura, elle lui sourit, elle lui serra les mains.

— Vous êtes ombrageux, dit-elle, vous vous défiez de moi.

Il était si follement épris que ses soupçons tombèrent.

— A ce soir donc, dit-il ; j'irai vous chercher aux Bernadettes.

A la ferme, Lucienne dit à sa sœur

— Claudine, je vais entrer dans cette famille des Montmayeur. Ne m'abandonne pas. Viens me voir souvent. Soutiens mon courage car je mourrais là bas de honte et de frayeur.

— J'irai t'y voir tous les jours, dit la gentille fillette.

Le soir, Montmayeur se présentait aux Bernadettes. Les deux sœurs étaient dans la cuisine. Elles avaient laissé, à dessein, ouverte la porte qui communiquait avec la chambre à coucher de Bourreille et celle qui donnait sur la grande pièce où le crime s'était commis. Il y avait de la lumière partout. Quand Montmayeur entra, un frisson, malgré lui, parcourut tout son corps et involontairement son regard alla dans la dernière chambre fouiller jusqu'au bahut, où, après le meurtre, il avait puisé l'or de Bourreille. Le grand bahut s'y trouvait toujours, et la lumière faisait reluire ses panneaux cirés, il semblait examiner Montmayeur d'un œil énorme. Le misérable eut un éblouissement. Les deux sœurs échangèrent un regard. Elles étaient pâles. Montmayeur se remit bien vite. Et d'un air aisé, heureux, sans plus de trouble :

— Je viens vous chercher, Lucienne, pour vous conduire auprès de ma mère. Je lui ai dit que je vous aime. Je lui ai dit qui vous êtes. Elle approuve mon amour, n'ayant jamais eu d'autre volonté que la mienne, et elle vous attend.

— C'est bien. Je vous suis, dit-elle, simplement.

Et après avoir embrassé sa sœur, Lucienne et Jean de Montmayeur prirent le chemin de la fabrique.

A la fabrique, la vieille Montmayeur et Georges causaient ensemble dans la salle à manger. Des Allemands entraient et sortaient, sans se préoccuper d'eux. Peu à peu, partout, à Garches comme dans tous les villages français occupés par l'ennemi, on s'était fait à l'habitude de cette vie commune. Les Allemands emplissaient les maisons, couchaient dans tous les coins, sur des matelas, sur du linge éparpillé, sur de la paille. Ils allaient aux vivres tous les matins, rapportaient leurs provisions qu'on mettait sur le feu, viande, café, lard, etc. Dans quelques maisons il n'y avait qu'un repas, chez le paysan pauvre auquel manquaient toutes les ressources et qui partageait les provisions de l'ennemi. Français et Allemands mangeaient à la même table, sans fraterniser, réunis par les exigences de la guerre et de l'occupation. Dans beaucoup d'autres, au contraire, chez ceux qui avaient le bonheur de pouvoir se passer d'eux, les Allemands mangeaient à part, à leurs heures. On finissait par s'accoutumer à leur figure, à leurs airs, par ne plus les craindre, comme aux premiers jours, et même par leur demander quelques services. Ils n'étaient rudes et montraient de brutalités qu'après quelques combats où des camarades étaient morts, lorsque, le soir, dans un coin occupé jusque-là, il y avait une place vide, l'autre dormant, dans la nuit froide, de son dernier sommeil, frappé par une balle française. Alors ils faisaient sonner les crosses sur le plancher, leurs yeux étaient farouches. Ils n'avaient pas compté sur une guerre aussi longue, surtout après leurs victoires imprévues. Personne chez les Montmayeur ne leur adressait la parole. On vivait là comme s'ils n'existaient pas. Seule, la vieille le poursuivait parfois d'un regard où luisait d'étranges lueurs et qui les gênait. Ils avaient fini par savoir qu'elle venait de Bazeilles, que sa maison avait été brûlée là-bas, où elle avait assisté à la tuerie, et que c'était depuis ce temps qu'elle semblait un peu folle. Et elle leur inspirait une crainte superstitieuse. Ils avaient, au début, essayé de la plaindre comme ils pouvaient.

—Ah! Pazeilles, grosse pataille, grosse malhaire, mein Gott!

Elle n'avait rien répondu. Lorsque Montmayeur entra, il amena Lucienne auprès de sa mère et la lui présenta. Lucienne tendit les deux mains. La vieille y mit les siennes. Puis elle dit, pensant à autre chose :

—C'est bien, vous serez ma fille.

Et elle retomba dans son mutisme, paraissant ruminer, tout au fond de son cœur, quelque vague et redoutable projet.

—Je vais vous conduire à votre chambre, Lucienne, dit Jean.

Elle le suivit docilement. Georges n'avait rien dit. Il s'était contenté de la regarder. Que venait-elle faire? Qui était-elle? Il l'ignorait. Il avait été frappé de sa beauté, de sa candeur, de sa distinction. Il se rappelait l'aveu fait par Montmayeur d'un mystérieux amour qui avait trouvé place dans ce cœur qu'on eût dit pourtant fermé à de pareilles émotions, insensible à de pareilles tendresses. Et il se promettait d'interroger Jean.

—Je saurai qui elle est!

Et lorsque Montmayeur rede-cendit, il lui fit signe de sortir, parce qu'il avait à lui parler. Montmayeur obéit. Ce fut dans la chambre même de Georges qu'ils se rendirent.

—Que désires-tu? fit Jean, et pourquoi cet air de mystère?

—Quelle est cette jeune fille? D'où vient-elle? Je sors si peu que je ne connais personne à Garches.

—Je vais bien t'étonner, dit Jean avec un calme affecté. Cette jeune fille, que j'aime profondément, est la fille adoptive de Michel Doriat, l'horticulteur.

—Jean, fit le malade d'une voix altérée, y songes-tu?

—Eh bien, quoi?

—Aimer la fille même de ce pauvre homme, innocent, qui paye pour toi un crime qu'il n'a pas commis.

Jean tressaillit.

—Je te prie de garder tes souvenirs, ou, s'il te plaît de les exprimer, de le faire à moins haute voix.

—Jean, aimer cette jeune fille, sais-tu bien que c'est un crime nouveau? C'est défier la nature. C'est provoquer Dieu. C'est appeler sur toi je ne sais quel châtement qui ne peut être que terrible, s'il est proportionné à ton infamie.

—Est-ce tout ce que tu voulais me dire? fit Montmayeur, le front ridé, une main sur la porte, prêt à se retirer.

—Reste. Je veux que tu m'entendes.

Il y eut, dans ce peu de mots, une si singulière dignité, que Jean, instinctivement, se rapprocha.

—Il est impossible que tu aimes cette jeune fille.

—N'est-elle pas belle à ravir?

—Certes, que tu l'aimes, soit, mais que tu le lui aies dit, que tu aies cherché à te faire aimer d'elle, voilà ce qui ne peut pas être.

—Pourquoi?

—Songe à ce qu'elle est, malheureux, et à ce que tu es, toi. Elle, c'est l'innocence, la pureté, la chasteté. Car son visage respire les plus nobles vertus. Elle, c'est l'amour dans ce qu'il a de plus confiant, de plus élevé, de plus saint. C'est la jeunesse, c'est la droiture. C'est le bonheur et c'est l'avenir. Tandis que toi, Jean...

—Eh bien, voyons, et moi?

—Toi, tu es le cœur sans croyance, desséché et égoïste. Toi, tu es le cynisme, tu es le blasphème, tu es le crime! La main qui caresse les doigts de cette enfant, regarde-la donc. Tu n'y vois donc plus le sang de Bourreille? Tu ne crains donc pas qu'il en reste quelque trace sur la main de Lucienne?

—Sottises que tout cela. Est-ce fini?

—Je ne veux pas que cette enfant reste ici, te dis-je. Tiens, Jean, regarde moi, je tremble de l'horreur que cela m'inspire! Quel homme es-tu donc pour porter ainsi un défi à ce qu'il y a de plus sacré au monde?

—Je l'aime, cette enfant.

—Toi, aimer! Tu caches quelque sinistre projet. Elle est belle, tu veux la séduire peut-être, abuser de son innocence et de son malheur.

Jean appuya les mains sur son front et d'une voix étouffée :

—Non, Georges, je l'aime réellement, et de toutes mes forces. Je l'aime depuis longtemps, depuis que je l'ai vue pour la première fois. Je lui avais écrit. Elle avait repoussé mes avances et malgré tout je continuais de la chérir, je pensais à elle tous les jours. Juge de ma joie quand je vis que je m'étais trompé et qu'elle pouvait m'aimer. Non, Georges, je ne veux pas en abuser. Je veux qu'elle soit ma femme. Elle portera mon nom.

—Blasphème! Blasphème! Et pendant que de pareilles pensées germent en ton esprit, pendant que tu songes à épouser la fille, pendant que tu l'épouseras, peut-être, le père quittera son cachot, à la fin de son sursis, pour monter à l'échafaud.

—Je l'aime. Cet amour me rend fou.

—Je le vois bien. Fou et plus criminel encore. Heureusement, j'ai toute ma raison, moi. Et c'est au nom de la raison que je te parle. Renvoie cette jeune fille. Ne la garde pas auprès de nous. Elle t'oubliera. Ne trouble pas son cœur. Pense à ce qu'elle éprouverait de honte et d'horreur, si quelque jour le secret de ton crime lui était révélé! Tu la tuerais.

—Qui le lui dirait? Personne.

—Tu te trompes.

—Qui donc? fit Jean avec un brusque mouvement.

—Je ne protégerai pas cet amour par mon silence. Complice de ton premier crime, par ma faiblesse, je ne serai pas complice du second par une indifférence coupable.

—Tu parleras.

—Oui, si tu n'obéis pas à ce que je t'ordonne.

—Et qu'ordonnes-tu? fit Jean, frémissant de fureur.

—Je te défends d'aimer cette jeune fille et de te faire aimer d'elle! Je t'ordonne de trouver un prétexte pour la renvoyer de chez nous.

Et épuisé par cette vigueur si peu dans ses habitudes, le malade s'affaissa, râlant, dans un fauteuil. Jean le considéra un moment avec pitié.

—Tu me donnes des ordres! dit-il, en haussant les épaules.

Il le prend par les mains, réunit celles-ci dans une des siennes, les garde sans efforts malgré le malade qui veut se dégager.

—Tu oserais donc être mon ennemi, Georges?

Et son regard est si cruel, il est si rempli de férocité, il dit si bien les sinistres résolutions auxquelles s'arrêterait cet homme, si jamais on élevait sur sa route des obstacles, que Georges se met à trembler comme une feuille qu'agite un vent de tempête. Ah! misère! est-ce qu'il peut quelque chose contre son frère! C'est un roseau, déjà séché par le froid, qui veut se heurter contre une barre de fer. Suprême ironie! ce févreur qui voudrait dicter des ordres à ce colosse! Jean le tient toujours, refuse de le lâcher.

—Laisse-moi, dit le malade, pourquoi me serres-tu? Laisse-moi, tu me fais mal!

Jean l'oblige à se lever, à s'approcher de lui très près. Il plonge son regard froid, aigu, jus-qu'au fond des yeux de son frère; il le secoue, ainsi qu'il ferait d'un enfant.

—Malheureux! dit-il, malheureux! que je ne te trouve pas sur ma route, car je te sacrifierais, toi aussi!

—Jean! Jean! grâce, aie pitié de moi, fais ce que tu veux, je te laisserai faire, je ne te dirai rien, mais aie pitié, aie pitié, j'ai peur de mourir.

Jean le repoussa et Georges retomba dans le fauteuil, pantelant, effaré, les poignets meurtris.

—Je suis bien sot de prendre au sérieux tes menaces, dit Montmayeur. Désormais je n'en tiendrai pas compte.

—Oui, tu as raison, n'écoute rien de ce que je te dis, ris de mes reproches, méprise ma colère et ma douleur, méprise-moi, méprise-moi. Je ne mérite que ton mépris. Ah! Dieu, quelle vie! venir, quelle vie!

Montmayeur le laissa. Georges resta seul. Il ne pleurait pas. Sa poitrine seulement tressaillait sous des sanglots nerveux. Les pommettes de ses joues étaient très rouges. La fièvre qui le dévorait rendait ses yeux brillants. Un sourire de dédain erra sur ses lèvres. Il contempla ses poignets, autour desquels la robuste main de l'assassin de Bourreille avait laissé une trace bleuâtre; il contempla ses pauvres mains amaigries et sans vigueur, blanches comme de la cire.

—Il a bien raison, répéta-t-il, je ne suis qu'un être méprisable! C'est folie que de me révolter. Que pourrai-je faire, bon Dieu! A quoi suis-je utile? Si je mourrais, qui aurait le droit de me le reprocher? On dit que le suicide est un crime. Ce n'est pas vrai. C'est une lâcheté pour ceux qui s'en vont alors qu'il leur reste encore une espérance. C'est un acte de courage pour ceux qui n'ont plus que la douleur en perspective. Ah! si je savais que ma vie pût servir à quelqu'un. Qu'un jour, pendant une heure, seulement une minute, j'empêcherais une mauvaise action de se commettre et je m'emploierais au bonheur d'un homme, si je savais cela, je vivrais, parce qu'alors ce serait mon devoir de vivre, mais j'ai beau descendre en moi, consulter l'avenir, je vois toujours par les années un pauvre être transi de fièvre, n'ayant qu'un souffle et qu'un mot trop haut fatigue. Je vois un pauvre être les mains au feu qui brille, le dos courbé avant l'âge, et ce pauvre être, c'est moi. Alors j'ai le droit de mourir, pour échapper aux remords, pour échapper à la douleur, pour échapper à l'inutilité.

Il retira du tiroir un secrétaire un revolver qu'il y avait caché au moment où Garches était occupé par les Prussiens. L'arme était toute chargée. Il fit jouer le chien qui se tendit avec un craquement sec. Il le dirigea contre sa tempe. La rougeur de ses pommettes avait disparu. Il était fort pâle, mais il ne tremblait pas. Même, pour se mieux voir mourir, il s'était placé devant une armoire à glace qui le reflétait de la tête au pieds. Le canon de son revolver était à un centimètre de l'os temporel. Il allait presser la détente, il se retint.

—Avant de mourir, je voudrais prier une dernière fois mon frère d'épargner son amour à cette jeune fille. Je voudrais que ma mort lui fût profitable et le fit se repentir.

Rapidement, il écrivit quelques lignes qu'il cacheta. Il reprit le revolver, de nouveau l'arma. Et machinalement son regard, se relevant, se porta vers la fenêtre ouverte. La nuit était claire, le ciel tout parsemé d'étoiles, il faisait moins froid que les nuits précédentes. Il y avait un grand calme autour de la fabrique. Au loin, Paris dormait. Le bombardement n'avait pas commencé. Les forts se taisaient. Pas de fusillade. Cela semblait être une heure de repos dans le tumulte du siège. Mais ce n'était ni la campagne noyée dans les ténèbres qu'il regardait, ni les montées et les bois les plus obscurs encore où les batteries ennemies attendaient l'heure propice, ni Paris isolé et dont tous les cœurs battaient pour la délivrance. Non, il oubliait tout cela, il oubliait même de mourir. Une fenêtre s'était ouverte dans la façade de l'aile gauche de la fabrique, et, à cette fenêtre, dans la baie lumineuse, venait d'apparaître Lucienne, pensive, qui s'accouda au balcon et rêva.

—Qu'elle est belle et qu'elle semble douce! murmura le malade.

Et il la contempla avec une sorte de respect mystérieux, comme on regarde une victime marquée pour mourir, et que la mort effleure déjà de son aile. Lucienne rêva longtemps. Elle ne sait pas qu'on l'observe. Aussi longtemps qu'elle resta là, aussi longtemps Georges, penché, retenait sa respiration, l'admire. Il a éteint sa lampe. La nuit s'est faite autour de lui, le protégeant de ses ténèbres. Il la voit, mais elle ne peut l'apercevoir. Et sur les traits fatigués du malade, sur cette physionomie où le malheur irréparable a imprimé sa griffe, où le désespoir a passé en laissant derrière d'ineffaçables empreintes, sur ce visage long et jauni, pourtant distingué quand même, et qui a dû être très beau, se reflète je ne sais quelle céleste lueur. Les grands yeux d'un bleu profond, largement fendus, dont le regard est timide et doux se sont mouillés. Une larme descend lentement dans les replis de sa joue amaigrie. Sa main désarme le revolver. Il ne se tuera pas. Il vient de comprendre tout à coup qu'il avait tort tout à l'heure lorsqu'il disait que sa vie était inutile. N'y avait-il pas là une jeune fille qu'il devait protéger contre elle-même et contre son frère?

—Elle aura besoin de moi, murmura-t-il. Il faut que je vive pour elle.